

Regards croisés – Une œuvre, un texte.

Le portrait de Louis XIV



Marc Arcis, *Buste de Louis XIV*, 1674,
Terre cuite, 81 x 88 x 50 cm.
Toulouse, musée des Augustins.
Photo : © STC – Mairie de Toulouse.

> Historique

Lorsqu'il réalise pour l'Hôtel de Ville de Toulouse ce buste de Louis XIV, Marc Arcis a un peu plus de vingt ans et n'a jamais vu son illustre modèle. Plus tard il travaillera à Versailles et deviendra « Sculpteur du Roi ».

Marc Arcis né en 1652 dans un village du Lauragais est peut-être d'origine protestante, ce qui expliquerait des incertitudes dans sa biographie. Il est issu d'un milieu modeste, son père est maçon. Il apprend la sculpture à Toulouse auprès de Gervais Drouet qui aurait introduit le baroque romain en Languedoc, puis auprès de son successeur Etienne Dugast.

Son talent est vite reconnu, en effet, dès 1674, le jeune Arcis se voit confier par les Capitouls une importante commande dans le cadre du réaménagement du premier étage du Capitole, autour de la cour Henri IV. Une première salle doit présenter les portraits des Capitouls. Dans une deuxième salle figureront « les bustes des hommes illustres de cette ville qui ont fleuri dans les siècles passés ». Ce « Panthéon toulousain », composé de trente bustes, sera placé dans des niches dorées, sur trois des murs de la salle accompagnant l'effigie du roi. Les Capitouls ont accepté que ces bustes, y compris celui du roi, soient réalisés en terre cuite patinée car l'exploitation des carrières de pierre et de marbre disponibles dans la province était devenue trop onéreuse.

Quelques mois après cette commande, Marc Arcis exécute le buste de Louis XIV puis certains des trente « portraits » de Toulousains illustres, les autres sont réalisés par l'atelier¹. Il reçoit vingt livres pour chacun d'eux mais soixante livres pour le buste du roi ! Il part alors à Paris (les Capitouls lui ont accordé une bourse pour financer son voyage). Il s'y marie et, pendant dix ans, il travaille sur le chantier de Versailles, exécutant vases et statues pour le parc, trophées pour la Grande Galerie et le Salon de la Guerre. Il est reçu à l'Académie royale en 1684 : il est « Sculpteur du Roi ».

En 1685, les Capitouls font à nouveau appel à lui pour réaliser la statue équestre de Louis XIV en bronze, posée sur un piédestal qui doit s'élever au centre de la place Royale que l'on se propose de créer devant l'Hôtel de Ville. Arcis revient à Toulouse présenter trois maquettes en cire de la future statue équestre (une seule subsiste au musée des Augustins). Mais le monument ne sera jamais réalisé et la place ne sera créée que beaucoup plus tard. Du fait de la guerre, les difficultés économiques s'accumulant, la ville de Toulouse n'a plus les moyens de mener à bien de grands projets. Le Roi lui-même, n'ayant pas été consulté en temps voulu, décide que sa statue ira à Montpellier sur la place Royale du Peyrou.

Arcis repart travailler à Versailles pour le roi et pour certains grands personnages. Cependant, en 1698, il revient définitivement à Toulouse. Il y travaille à des décors profanes et religieux, à des portraits sculptés. Il s'occupe, selon la volonté du roi et de Colbert, du développement des carrières de marbre de Saint-Béat et Sarrancolin dans les Pyrénées, malgré les difficultés d'exploitation.

De 1718 jusqu'à sa mort en 1739, Marc Arcis se consacre à l'aménagement du chœur de Saint-Sernin. Toute sa vie, il a œuvré pour la gloire du roi et pour celle de Toulouse.

> Etude iconographique

Le roi, l'homme le plus portraituré de France, accordait rarement l'honneur d'une séance de pose à un peintre ou à un sculpteur « autorisé » ; les autres artistes devaient se contenter de s'inspirer de ces originaux ou des gravures qui en étaient tirées. Ces gravures ainsi que les monnaies répandaient l'effigie royale au fin fond des Provinces.

Marc Arcis, pour son portrait du roi, s'est peut-être inspiré du *Buste de Louis XIV* que le Bernin exécuta lors de son voyage en France en 1665 et qui fut proposé comme un modèle d'effigie royale à toute l'Europe². Le roi est représenté avec une grande perruque, un rabat de

¹ Une restauration récente a révélé que les bustes de Marcus Antonius Primus, d'un inconnu et du poète Peire Godolin sont de la main de Marc Arcis. Tandis que ceux de Augier, Ferrier et de Philippe de Bertier sont de l'entourage de Marc Arcis. Ces bustes sont exposés dans l'Eglise du musée des Augustins.

² Le *Buste de Louis XIV* est conservé au château de Versailles.

dentelle et une cuirasse sur laquelle se drape un grand manteau aux plis tourbillonnants. Le visage est impérial : regard déterminé, menton levé, le roi paraît dominer la terre entière³. Gervais Drouet, le maître présumé d'Arcis, avait travaillé à Rome avec le Bernin, il avait certainement dans son atelier une gravure représentant ce buste ; peut-être même en avait-il fait une copie.

Un autre portrait du roi, plus récent celui-là, est susceptible d'avoir inspiré Arcis. Il s'agit du *Louis XIV devant Maestricht couronné par la Victoire* (1673)⁴ de Pierre Mignard, portrait équestre, dans lequel le roi est costumé « à l'antique » (cuirasse romaine, manteau flottant au vent de la Victoire) mais porte perruque. Peut-être Arcis a-t-il utilisé d'autres modèles, mais on retrouve dans son œuvre des éléments qui paraissent inspirés par les deux précédentes.

Marc Arcis a fait de Louis XIV un portrait mythologico-allégorique. Le roi est représenté « à la romaine », comme chez Mignard. Le drapé de l'ample manteau de l'imperator placé sur ses épaules, laisse apparaître la cuirasse antique. Il est coiffé d'une importante perruque dont les boucles sont rendues avec une virtuosité digne du Bernin. Comme le grand sculpteur baroque, Arcis a su rendre le caractère impérial du roi insistant sur le modelé du nez et du menton, sur le regard hautain. A l'origine, le buste avait reçu une patine vert bronze clair mais dès 1677 il fut doré, sans doute en hommage au Roi Soleil. La patine récente, sombre et encrassée paraît impossible à enlever car elle est profondément incrustée. La majesté du buste était rehaussée par un important décor ornemental. Au-dessus de la niche dorée qui l'abritait, une grande coquille formait comme un dais ; sous la coquille, deux « putti » soutenaient la couronne royale, tandis que des étendards et des trophées d'armes encadraient la niche. Ces décors ont disparu, détruits lors de l'aménagement des nouvelles salles de l'Hôtel de Ville à partir de 1887. Mais privé de toute « mise en scène », le buste isolé témoigne peut-être mieux de l'acuité psychologique d'un artiste aussi jeune.

> Une œuvre, un texte

« Que de gens font le portrait d'un prince ! Tout son royaume, tous les pays étrangers sont pour lui une Académie de peinture dont il est le modèle. »

Pierre Nicole (1625-1695), *Essais de morale et lettres écrites par M. Nicole*,
Paris 1723, t. III, p. 15

« Jamais personne ne donna de meilleure grâce et n'augmenta tant par là le prix de ses bienfaits ; jamais personne ne vendit mieux ses paroles, son sourire même, jusqu'à ses regards. Il rendit tout précieux par le choix et la majesté, à quoi la rareté et la breveté de ses paroles ajoutoit beaucoup. S'il les adressoit à quelqu'un, ou de question, ou de choses indifférentes, toute l'assistance le regardoit ; c'étoit une distinction dont on s'entretenoit et qui rendoit toujours une sorte de considération. Il en étoit de même de toutes les attentions et les distinctions, et des préférences qu'il donnoit dans leurs propositions. Jamais il ne lui échappa de dire rien de désobligeant à personne, et, s'il avoit à reprendre, à réprimander ou à corriger, ce qui étoit fort rare, c'étoit toujours avec un air plus ou moins de bonté, presque jamais avec sécheresse, jamais avec colère. [...]

³ La base du buste devait d'ailleurs se composer d'un trophée d'armes et d'un globe terrestre.

⁴ Musée de Versailles.

Jamais homme si naturellement poli, ni d'une politesse si fort mesurée, si fort par degrés, ni qui distinguât mieux l'âge, le mérite, le rang, et dans ses réponses, quand elles passaient le « Je verrai », et dans ses manières. Ces étages divers se marquoient exactement dans sa manière de saluer et de recevoir les révérences, lorsqu'on partoît ou qu'on arrivoit. Il étoit admirable à recevoir différemment les saluts à la tête des lignes de l'armée ou aux revues. Mais surtout pour les femmes rien n'étoit pareil. Jamais il n'a passé devant la moindre coiffe sans soulever son chapeau, je dis aux femmes de chambre, et qu'il connoissoit pour telles, comme cela arrivoit souvent à Marly. Aux dames, il ôtoit son chapeau tout à fait, mais de plus ou moins loin ; aux gens titrés, à demi, et le tenoit en l'air ou à son oreille quelques instants plus ou moins marqués ; aux seigneurs, mais qui l'étoient, il se contentoit de mettre la main au chapeau ; [...]

Rien n'étoit pareil à lui aux revues, aux fêtes, et partout où un air de galanterie pouvoit avoir lieu par la présence des dames. On l'a déjà dit, il l'avoit puisée à la cour de la Reine sa mère et chez la comtesse de Soisson ; la compagnie de ses maîtresses l'y avoit accoutumé de plus en plus ; mais toujours majestueuse, quoique quelquefois avec de la gaieté, et jamais devant le monde rien de déplacé ni d'hasardé, mais jusqu'au moindre geste, son marcher, son port, toute sa contenance, tout mesuré, tout décent, noble, grand, majestueux, et toutefois très naturel, à quoi l'habitude et l'avantage incomparable et unique de toute sa figure donnoit une grande facilité. Aussi, dans les choses sérieuses, les audiences d'ambassadeurs, les cérémonies, jamais homme n'a tant imposé, et il falloit commencer par s'accoutumer à le voir, si en le haranguant on ne vouloit s'exposer à demeurer court. Ses réponses en ces occasions étoient toujours courtes, justes, pleines, et très rarement sans quelque chose d'obligeant, quelquefois même de flatteur, quand le discours le méritoit. Le respect aussi qu'apportoît sa présence, en quelque lieu qu'il fût, impositoit un silence, et jusqu'à une sorte de frayeur. »

Saint-Simon, *Mémoires*